

homme marchait d'un pas allègre ; un projet le soutenait. Ce projet, c'était de reporter sur la toile son croquis du château, en animant le premier plan par une scène de joueurs de boules. Ainsi, à peine de retour au logis, et ayant pris à la hâte un modeste repas, il s'établit dans l'atelier paternel, et aussitôt il se mit à la besogne. Sous sa main alerte et légère, les couleurs s'ajustaient sans hésitation et avec une harmonie vraiment surprenante.

Comme il était au plus fort de sa composition, il entendit la porte s'ouvrir, et en même temps une voix ferme et sonore jeter à son père un bonjour amical. Téniers le père accourut avec un empressement mêlé de respect, et tout en ôtant de sa tête son bonnet fourré, il s'écria :

— Monsieur Rubens !...

L'illustre peintre lui tendit la main et chercha David du regard. Celui-ci s'était levé précipitamment et il cherchait à se cacher.

— Mon bon Téniers, dit Rubens, ne faites pas de cérémonie.

— Un tel honneur, mon maître !

— Votre ami, c'est le seul titre que j'accepterai ici. Voilà bien des années que je ne vous ai vu ; mes voyages m'ont fort occupé. A mon retour, j'ai voulu vous consacrer ma première visite.

— Ah ! je vous en serai éternellement reconnaissant.

— Encore une fois, laissons ces mots qui sentent l'étiquette. Dites-moi, êtes-vous content de vos affaires ?

Le silence et l'embarras de Téniers furent sa réponse.

— Nous reparlerons de ce sujet, ajouta Rubens. Une pensée particulière a contribué à m'attirer ici. Je me suis rappelé certain *petit David* qui montrait quelques dispositions pour le dessin. Où en est-il ?

Téniers indiqua du doigt le chevalet de David, mais le jeune homme joignit les mains d'un air suppliant. Il tremblait que le maître ne s'avisât d'examiner sa récente production. Ce fut précisément ce que fit Rubens. David tremblait, et son pauvre père bien d'avantage. Rubens prit la palette et les pinceaux que l'élève avait déposés sur son escabeau.

— Voyez-vous, mon cher enfant, dit-il alors, vous êtes né avec toutes les dispositions qui font l'artiste véritable. Je ne crois pas vous tromper en vous annonçant que vous serez un des premiers peintres dont s'honore notre ville d'Anvers, la patrie de Van Dyck !

— Ce n'est pas possible ! s'écria David ; moi, j'aurais cet avenir ?

— Je vous le promets.

— Eh bien, reprit le jeune homme avec son sourire cordial, *je l'ai parfois espéré.*

— David, dit le père, prends-y garde, tu paraîtrais un orgueilleux.

— Laissez-le être naturel et sincère ; c'est la plus belle prérogative de son âge. Maintenant, allons au fait ; il ne suffit pas d'être doué, il faut être habile ; regardez bien, je vais vous révéler en peu d'instants quelques secrets du métier.

Et sur cette petite toile à peine ébauchée, Rubens jeta en un quart d'heure des traits hardis qui en firent un chef-d'œuvre.

David l'avait suivi d'un regard attentif, et il dit, quand la leçon fut terminée :

— Grâce vous soient rendues ! A présent je connais l'art de la touche. Vous m'avez transformé.

— Ne vous faites-vous pas illusion ? demanda Rubens avec bonté.

— Vous allez voir, répliqua résolument le jeune homme.

S'armant à son tour des instruments de peinture, il copia sur une nouvelle toile tout le travail que le grand maître venait d'accomplir, et cette copie fut un fac-simile, tant elle offrait d'exactitude. Rubens ne put retenir un cri de surprise. Il ouvrit ses bras à David.

— Vaillant enfant, lui dit-il, que n'êtes-vous pas destiné à produire ? Facilité, éclat, don d'improvisation, vous réunirez toutes les qualités qui assurent le succès, et vous n'aurez besoin que de vous mettre en garde contre la nature de votre talent.

— Eh bien ! père, dit alors en riant le jeune homme, avais-je tort de prévoir qu'un jour le château des Trois-Tours nous appartiendrait ?

ALFRED DES ESSARDS.

(A Continuer.)

### LA PRIERE SOUS LE CHENE.

Une chaumière située près d'une grande route, et sur la lisière d'un grand bois, était habitée par une pauvre veuve nommée Marguerite, et par ses deux enfants, Basiline, sa fille, qui était âgée de dix ans ; François, son petit garçon, en avait près de sept. Marguerite, avant son veuvage, avait connu des jours plus heureux, mais après la mort de son mari le chagrin altéra sa santé. Longtemps elle luttait contre le mal ; longtemps elle travailla plus que ses forces ne le permettaient pour nourrir ses enfants ; à la fin, la fièvre se déclara, et la força de garder le lit. Alors les petites économies de Marguerite furent employées à acheter du pain, le travail de la journée n'y suffisant plus. Puis il fallut vendre du linge, vendre des ustensiles de ménage, et la maisonnette prit chaque jour un air plus pauvre. Bientôt il n'y resta plus que des objets de première nécessité ; deux lits, une table, une petite armoire, deux petits bancs, des vases de terre et un grand crucifix attaché au mur ; mais tout cela, lavé ou frotté chaque jour par Basiline qui, dirigée par sa mère, donnait à sa chaumière un air d'ordre et de propreté. Tous les soirs la pauvre veuve, sur son lit ou près du feu, enseignait à ses enfants à prier ; et sans savoir lire, elle leur apprenait tous les mystères et toute la morale du catéchisme ; car elle s'en souvenait d'une manière surprenante, et elle l'avait surtout bien compris à l'époque de sa première communion. Un jour Marguerite regarda le pain qui restait sur la table de bois au-dessus de l'armoire, et elle vit avec effroi qu'il n'y en avait à peine pour le souper du soir ; ses larmes coulèrent en abondance.

— Mère, qu'avez-vous ? s'écrièrent les enfants. — Oh ! mes pauvres enfants, le voilà donc venu ce moment si redouté, il va falloir mendier votre pain ! O mon Dieu ! ai-je été trop fier ? voulez-vous me punir ? Si je pouvais du moins vous placer chez le fermier Thomas, pour garder ses troupeaux : tout travail est honorable ; mais vous voir implorer la charité publique, rebutés bien souvent, perdant peut-être votre innocence dans cette vie vagabonde ! Oh ! pas cela, mon Dieu, pas cela ! — Si vous le voulez, ma mère, dit le petit François, nous irons chez le fermier. — Oh ! pas moi ! dit vivement Basiline, avant tout je veux soigner ma pauvre mère malade. — Chers enfants, répondit Marguerite, il ne vous voudrait peut-être plus ni